



" Tout Bonheur que la main n'atteint pas
n'est qu'un rêve "
(Joséphin Soulary)

à **CHRISTIAN**

MEUNIER DANIEL

Le Voyageur du Hasard

Petit roman pour adultes avertis
certaines scènes pourraient choquer un public jeune !

CHAPITRE 1

L'enfant regardait, admirait, les yeux grands ouverts. Là-haut, dans le ciel, les étoiles argentées tombaient en pluie sur la foule. Il applaudit au spectacle enchanteur qui se déroulait ce soir de 13 juillet.

Le feu d'artifice s'acheva sur un final grandiose, pétaradant de tous côtés. Alain sursauta à ces coups de tonnerre et se réfugia dans les bras de sa mère.

Avant de rentrer dormir, ses parents décidèrent de l'emmener faire un tour sur la vogue. Du haut de ses quatre ans, il agita les bras à califourchon sur un cochon rose. Et le manège tournait, tournait... Puis une petite faim l'assaillit, une gaufre au sucre la rassasia. Mais juste avant de quitter cet endroit magique, il aperçut dans une vitrine, derrière une vitre : un dauphin !

Il tira sur la main de son père et lui montra l'animal en peluche bleu et blanc :

- Papa, papa s'il te plaît, achète-moi le dauphin...
- Mais, je ne peux pas ! Il faut le gagner, regarde, avec cette pince, là. Alors, joignant le geste à la parole, le père lui montra comment on pouvait se procurer l'animal.

Et ce père, n'ayant d'yeux que pour son petit, se laissa tenter. Il alla, chez le marchand de gaufres faire un peu de monnaie.

Revint tout courant avec les pièces qui feraient de son fils un enfant heureux. Mais le père n'était pas très adroit, et après bien des minutes d'effort, le dauphin tant convoité resta au fond de la vitrine. Dans la main du père, plus de monnaie, et l'enfant qui trépidait sur le trottoir :

– Je le veux, je le veux...

Il hurla, pleura, cria son désespoir, maudit ce père, ce bon à rien. Celui-ci prit la main qu'il serra très fort et entraîna l'enfant vers leur maison.

Alain s'endormit et, dans le silence tranquille de sa chambre, le dauphin bleu et blanc vint lui rendre visite. Son rêve était comme illuminé. Il sourit à la vie, il était heureux. La peluche l'accompagna et il la serra dans ses bras jusqu'à l'aube naissante.

Un premier rayon de soleil qui jouait à travers les persiennes vint se poser délicatement sur la joue de l'enfant qui se réveillait. Il s'assit sur le lit, la tête encore engourdie, tout imprégnée de son rêve.

Et tout à coup, là, sur le bureau, il aperçut, n'en croyant pas ses yeux, le petit dauphin bleu et blanc. La peluche était bien là, qui l'attendait. Il sauta du lit, s'approcha et claqua une bise sur l'animal qu'il reposa délicatement. D'un bond, il courut vers la chambre de ses parents :

– Papa, maman, venez vite, venez. Il est venu, il est là.

Les parents accoururent, ne comprenant rien aux cris de l'enfant. Ils entrèrent dans la chambre et trouvèrent Alain déconfit et triste, ouvrant de grands yeux :

– Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

Ils regardèrent dans la chambre, inspectèrent chaque meuble, mais ne décelèrent rien de bizarre. Tout était là, bien rangé. Sur le bureau, rien d'étranger !

– Je l'ai vu, le dauphin, celui d'hier soir, il était là, je vous jure...

– Oh, tu y as cru ! Tu as rêvé ! Tu vois bien qu'il n'y a rien...

Et Alain de fureter partout, d'ouvrir les tiroirs, les portes de l'armoire, d'inspecter sous le lit... Rien... Pourtant il était sûr. Sur le bureau, il l'avait touché, embrassé. Ce n'était pas un rêve !

Chapitre 2

Les années ont passé, Alain a grandi. Demain, il fêterait ses quinze ans. Dans la grande maison ses parents s'activaient pour que la soirée fut réussie. Lui, il savait que ce serait la dernière soirée qu'il passerait avec eux. Il étouffait dans cette maison, avec ses parents qui ne le comprenaient plus. L'adolescent qu'il était devenu ne rêvait que de liberté, de grands espaces, de nuits sous les étoiles. Il avait un peu peur de sa décision. Mais il y avait si longtemps qu'il y réfléchissait. Il avait tout calculé, tout prévu. Après le gâteau d'anniversaire, quand il aurait soufflé les bougies, après quelques bonnes blagues sur son poil au menton qui commençait à pousser, sur ses petites moustaches blondes qui pointaient, faible duvet d'un printemps de jeune homme, il dirait au-revoir à son père, puis à sa mère. Il les embrasserait tendrement comme jamais il ne l'avait fait. Il se blottirait dans leurs bras pour un instant encore, une dernière fois respirer l'odeur de celle qui l'avait, un jour, conçu.

Il regarderait l'homme, son père, l'admirerait même. Penserait que demain il serait triste d'avoir laissé échapper ce petit bout d'homme, cet embryon qui avait tout juste l'âge d'en produire.

Il pensait déjà à ce qu'ils feraient quand ils constateraient sa disparition. Ils appelleraient toute la famille pour savoir si quelqu'un l'avait vu. Ils alerteraient ses amis d'école, ses

professeurs. Puis ils chercheraient dans la maison des indices, réfléchiraient au pourquoi, au comment de cette fuite insensée.

Ils fouilleraient sa chambre à la recherche d'une lettre, d'un mot, d'une explication. Essayeraient enfin, à bout d'argument, de comprendre cette jeunesse, si différente de leur temps. Puis, enfin, quand le jour commencerait à tomber, quand ils n'auraient plus rien ni personne à prévenir, quand ils auraient constaté qu'Alain était parti avec leur argent, quand ils auraient enfin trouvé le mot dans la boîte aux lettres, alors, ils préviendraient la police...

Car à quinze ans on n'avait pas le droit de partir, on n'avait pas le droit de vivre, d'aimer... A quinze ans, on n'avait qu'un droit... Celui de se taire... Celui d'écouter... A peine le droit de rêver, d'imaginer une vie sans interdits.

Alain marchait le long de la voie ferrée. Là-bas, au loin, très loin maintenant, seule dans la ville, une cheminée ne fumait pas : c'était celle de son ancienne demeure. Ses parents étaient au salon, tête entre les mains, Maman pleurait. Papa, lui, ne pleurait pas, il était un homme, mais au fond de lui, un vague souvenir remontait : il se voyait sur une voie déserte de chemin de fer, c'était il y a longtemps... N'avait-il pas quinze ans ! Il avait fait ce rêve insensé, ce rêve de fuite, de liberté.

Mais lui, en cours de route, vers la fin de la journée, il avait renoncé au projet. Et pour toujours, il était revenu chez lui. Et jamais il n'avait retenté l'expérience.

Aujourd'hui, son fils, la chair de sa chair, réalisait ce qu'il n'avait pas été capable de faire.

Se parlant à lui-même, et récitant comme un écho à l'attention de son fils : " Sois heureux et fort, où que tu ailles, quoi que tu fasses, sois heureux et libre ".

Des recherches furent lancées dans toute la France. Les jours passèrent et jamais on ne retrouva l'enfant. Car personne n'eut l'idée d'aller sur cette voie ferrée désaffectée...

Chapitre 3

Les nuages s'amoncelaient dans le ciel. Alain sentait déjà la neige, pellicule blanche qui, en le recouvrant, ferait de lui un fantôme, sur cette voie qu'il n'avait quittée que pour aller chercher quelque nourriture au hasard des villages ou hameaux rencontrés.

Parfois il s'arrêtait et s'asseyait sur un rail : il écoutait si un train surgissait... Mais ce n'était qu'un bruissement de feuilles dans les arbres. Il était seul ; pas un oiseau, pas un chien pour lui tenir compagnie.

Quand il était fatigué, il se blottissait contre un arbre. S'emmitouflait dans son pardessus et sortait un livre : " Le tour du monde en 80 jours " de Jules Verne. Un auteur de prédilection qu'il avait lu et relu. Et aujourd'hui encore, son esprit s'évadait, prenait le large et partait avec Passe-Partout à la conquête d'un pôle. Puis, quand ses yeux commençaient à se

fermer, quand le soleil d'hiver disparaissait à l'horizon, alors que tout n'était plus que silence et blancheur, il s'endormait et rêvait.

Et, tout à coup, sa vie, son être se transformaient. Il devenait magicien dans un pays imaginaire où tout était possible. Car c'était au fond de ses rêves qu'il puisait sa pitance, son énergie : Alain le faiseur de rêves.

Il n'y avait pas longtemps qu'il le savait. Mais pour lui tout était clair. Car il possédait ce don, ce pouvoir de transformer en réalité ses rêves les plus fous.

C'est au cours de sa troisième nuit de vagabondage qu'il avait enfin compris l'incident de la peluche de son enfance : le dauphin bleu et blanc qu'il avait tant désiré.

Ce fut une des nuits les plus froides, les plus meurtrières que la France ait connue. Le thermomètre descendit si bas qu'il serait mort de froid. Mais voilà, il possédait ce don. Et sous la nuit étoilée, alors que d'autres transis cherchaient une chaleur salvatrice, lui, le vagabond, l'enfant disparu, se réchauffait auprès d'un feu gigantesque que son désir avait allumé. Près de lui, là, sur la voie, entre les rails, les flammes revivifiaient son corps d'adolescent.

Au matin, il se réveilla frais et dispos. Sur son visage, aucune marque ne révélait que la nuit avait été rude et glacée.

Il prit son sac, et après un petit déjeuner confortable, son rêve se désagrégea dans le brouillard du lever du jour.

Alain, tout sifflotant, leva la tête et aperçut au loin le disque rouge du soleil qui montait dans le ciel. Il lui fit de la main un bonjour matinal.

Parfois, il s'arrêtait sur cette voie qui, il le pensait, allait le conduire vers la liberté, l'aventure : cette autre vie qu'il désirait de tout son cœur. Il avait quinze ans, bientôt seize, et, le long de son corps, de temps en temps, un frisson courait. Alors, regardant au loin pour voir si personne n'approchait, il s'immobilisait, défaisait un à un les boutons qui retenaient son pantalon, et laissait tomber celui-ci à ses pieds. Puis, debout, face au vent, seul, il caressait son sexe... Enfin, il se retrouvait à genoux dans l'herbe, la main toujours accrochée à ce morceau de chair qui si souvent le faisait souffrir. Déjà, il maculait le vert de l'herbe de longues giclées blanchâtres : il rendait à la terre sa semence en attendant le jour où, lui aussi, retournerait à cette terre.

C'est au matin du quinzième jour de sa randonnée qu'il la vit. Elle marchait sur le même rail que lui. Il s'arrêta : que faisait-elle ici, au point du jour ? Elle avait un jean et un pull vert à col roulé. Les mains dans les poches, elle venait vers lui.

Elle s'arrêta à son tour, se posa la même question... Que faisait-il là, au point du jour sur ce rail ? Il portait un jean et un pull rouge à col roulé.

– Bonjour...

– Bonjour...

Ils se regardèrent... Se jaugèrent du haut de leurs quinze ans.

– Où vas-tu ? demanda Alain à la fille. Il remarqua le bonnet sur sa tête.

Elle l'enleva, libérant de longs cheveux blonds. Elle avait aussi les yeux bleus. Alain pensa que là, il venait de matérialiser un rêve. Il avança la main. Caressa les cheveux, parcourut le

corps de haut en bas. Elle avait de tous petits seins qu'il sentait à peine sous le pull. Quand la main s'insinua doucement entre ses cuisses, elle eut un mouvement de recul. Juste un léger frisson. Elle laissa Alain la visiter, la découvrir.

À présent ses bras, à lui, étaient le long de son corps ; il attendait, il pensait qu'à son tour elle allait faire de même... Les secondes passèrent, la fille ne bougea pas. Elle regarda les yeux, les cheveux, le pull ; puis son regard descendit, là, où le jean faisait une bosse... Elle savait qu'elle n'avait pas beaucoup de seins, elle le déplorait, aurait voulu s'en excuser... Elle prit sa main ; elle aurait voulu le toucher, le conduire vers sa bouche, son sexe, mais elle hésitait encore, ne savait pas, ne savait plus. Triste, car elle n'avait pas de seins... Allait-il lui en vouloir ? Et lui, il aurait voulu, à son tour que sa main le visite, le découvre...

– Viens, suis-moi !

Tant pis, pensa-t-elle, peut-être qu'il ne dira rien. Elle l'entraîna hors du rail.

Elle le tenait toujours par la main, celle qui avait parcouru son corps, découvert ses secrets.

Ils se couchèrent, l'un à côté de l'autre. Elle lâcha la main, elle avait, aussi, quitté son pull. Alain découvrit le diamant, là, à la place du nombril. Il l'embrassa, le caressa. Le premier bouton du jean sauta ; il ne dit rien quand il vit ses seins, petits, presque inexistantes.

Le deuxième bouton suivit. Il embrassa ses yeux, mordilla le lobe de son oreille. Le troisième bouton, enfin. Et puis, son autre main se posa sur cette naissance, sur l'autre sein. Elle était heureuse. A présent, ce furent les boutons de son jean à lui qui sautèrent. Un à un, sans précipitation.

Il joua avec ses seins. Son doigt se fraya un passage sous l'élastique, effleura le sexe. Ressortit et passa derrière, juste là, à l'orée de l'autre passage, pour une autre jouissance !

Elle, aussi, joua... Avec son attribut d'homme, de jeune homme. Il était à la mesure des seins de la fille, petit. Elle fut contente de sa découverte, car il ne dirait rien. Ses lèvres se posèrent dessus, elle le lapa, le lécha, l'enfourna entre ses dents. Alors il grandit, devint un sexe d'homme.

– Comment t'appelles-tu ?

Elle le laissa échapper un instant...

- Christiane, Chris pour toi... Puis elle reprit sa friandise...

Le temps passa. Alain jouit dans Chris. Il l'avait explorée, pour vivre plusieurs jouissances... Elle, Chris, avait crié, gémi et joui ; et, elle avait vu un peu de sang coulé, là, entre ses jambes... Puis, elle avait bu le nectar d'Alain et lui avait demandé un morceau de sucre, puis son prénom... Ils allaient se marier, elle voulait bien, elle était d'accord. Il construirait la maison, sur la voie, à cheval entre les rails. Il dit à Chris ce qu'il pouvait faire de ses rêves. Il dit qu'elle était son plus beau rêve.

Alors, il se coucha, nu, sur le rail, jambes écartées, sexe au repos. Il s'endormit pour construire la maison. Elle s'étendit à son côté. Elle avait remis son pull, pour cacher les seins, juste laisser voir le diamant de son nombril. Elle joua avec la baguette qui frémit sous ses doigts. Elle regarda Alain, et, tout à coup vit apparaître entre les rails, dans un demi-brouillard, comme une forme qui s'érigait. Alain dormait profondément. Chris, aussi, maintenant...

CHAPITRE 4

Elle traversa la pièce ; nue, elle était toujours nue. Alain, aussi. La verge au repos, recourbée parmi les poils roux. Elle chercha... Dans le jean, elle chercha dans toutes les poches et sortit la photo. Défigurée, elle était dessus. Photo froissée, de vacances, d'avant qu'elle se promène nue. Quand Chris était une petite fille de la ville, comme toutes les autres : Ecole, bus, travailler, dormir. Elle la tendit à Alain. Il ne la regarda pas, se retourna ; son sexe tapa contre le verre de la machine pour laver le linge. Elle dit que c'était pour elle, pour lui, pour se souvenir, après quand elle ne serait plus, qu'elle serait vieille ou morte, enfin qu'elle se rhabillerait. Mais lui, il dit que non, qu'il ne voulait pas la voir avant, qu'il l'aimait aujourd'hui, qu'aux vacances elle n'existait pas pour lui. Et puis, aussi, Alain remit le jean, qu'il n'aimait pas les photos. Que c'était juste des souvenirs, et qu'il n'en voulait pas. Ça ne servait à rien qu'à reculer, et lui, voulait avancer, toujours plus loin sur la voie, avec elle ou pas : qu'importe. Mais pas revenir au temps d'avant...

Le cœur d'Alain, était comme le jean de Chris, plein de poches. Celles pour les mots qu'il disait quand il était en elle, et puis, l'autre, pour les mots qu'il avait pris dans les livres ; ceux,

les faciles qu'il comprenait, et puis les autres, qu'il n'employait pas. Les poches pour les mots d'amour et de désir. Et une autre, pour les autres mots, ceux qui n'existaient pas encore, qu'il allait inventer, peut-être, quand il aurait lu toute la bibliothèque. Les mots qui exprimaient vraiment les sensations. Tous les sens...

Aussi, parfois, il partait du rail. Il déambulait dans les rues de la ville. Il s'arrêtait aux vitrines, dévisageait outrageusement le reflet des passants. Il pensait à l'argent, à ses parents...

Dans la bibliothèque qu'il avait rêvée, les livres débordaient des étagères, tombaient : feuilles mortes, prix Goncourt... Parfois aussi, il écrivait sur d'autres feuilles, des volantes comme des avions plein de mots, de phrases d'elle, de Chris et de lui. Peut-être pour plus tard, il voulait tout lire, tout écrire. Les yeux le piquaient. Il écoutait Chris lire, appuyée contre la machine, toujours la même pour le linge. Dans la maison, sur la voie, entre les rails, il n'y avait qu'une pièce, pas de fenêtre, juste la porte, pour voir les étoiles la nuit, celles qui filaient, et ils faisaient des vœux. Puis ils s'endormaient, tandis que le ronronnement de la machine s'essoufflait. Quand il ne restait que le voyant rouge allumé, qui faisait des petites ombres au coin de leurs paupières. Il n'y avait rien dans la pièce, que ça : la machine et la bibliothèque.

CHAPITRE 5

Alain, bouche grande ouverte, aurait voulu hurler, mais aucun son ne sortait. Un homme, par hasard, était entré dans la pièce. Chris, elle, étendue en travers de la machine à laver, jambes écartées au maximum, jouissait sans discontinuer. Ses lèvres étaient distendues, car deux hommes se trouvaient sur elle : Alain et l'autre...

Quand il était entré dans la maison, avait-il frappé ? Ils n'avaient rien entendu, trop occupés à faire l'amour. Déjà le matin, au réveil, Alain s'était tourné vers Chris, tendu, comme chaque matin. Il voulait la voir, la toucher, l'humer. Puis, il l'avait assise sur la machine. Sa langue, ensuite, s'était insinuée dans la bouche offerte, là, juste en dessous du diamant. C'était à ce moment qu'il était entré. Il s'était arrêté sur le seuil de la pièce, juste en face de la machine, là, où Chris et Alain s'aimaient. Alain avait tourné la tête. L'homme l'avait regardé... Alain l'avait observé... L'autre s'était approché, agenouillé derrière lui... Chris ne voyait rien, elle entendait seulement...

Alain avait joui longtemps dans le sexe de Chris, et l'homme aussi, tenant celui-ci par les épaules.

A présent il savait ce qu'elle ressentait quand il l'approchait ainsi.

L'homme s'était rajusté, et était sorti. Alain était sorti à son tour de Chris.

– As-tu pris du plaisir ? Comment c'était ?

Alain réfléchit... Il s'aperçut après coup qu'il avait aimé, que le plaisir, bien que différent d'avec elle, l'avait submergé, empli de toutes parts. Il savait à présent que le plaisir était pour lui le même, avec elle ou lui. Qu'il avait joui dans le sexe de Chris sous la poussée énergétique de l'autre. Que l'autre avait déclenché le processus du plaisir, qu'un jour, bientôt, lui aussi, mangerait un morceau de sucre, pour enlever le goût salé et un peu âpre du sperme sur sa langue, dans sa bouche.

Il savait à présent que les autres jours seraient pour lui différents. Qu'il n'y aurait pas toujours que Chris, que ses amours seraient partagés entre elles et eux. Pourrait-il un jour faire cette différence ?

Alain partit ce matin-là, de bonne heure, seul sur la voie. Loin de la maison, de Chris, de son sexe... Car pour lui, elle n'était qu'un sexe, un battement dans ses tempes, une jouissance de plus, comme quand il se masturbait debout sur le rail.

Il partit pour gagner un peu d'argent. Il présentait son cirque de rêves.

CHAPITRE 6

Un jeune homme, blond, assez grand, mince pour ses quinze ans fendit la foule, pour se propulser au premier rang. Au-dessus de la lèvre, qu'il avait gourmande, envieuse, on devinait à peine, une petite moustache dorée. Vêtu d'un pantalon en jean, large, le vêtement style "rappeur" de cette fin de siècle. Il était peigné d'une façon bizarre, comme les chevaliers d'autrefois : une espèce de coupe au bol, bien rasé en bas de la tête. Sa blondeur le fit remarquer d'Alain dans la foule qui s'agglutinait sur la place. Alain se plaça au centre du cercle formé par les visiteurs. Déplia une chaise longue, sur laquelle il se coucha, après avoir expliqué au public, qui de minute en minute grossissait, ce qui allait se passer. Il s'endormit... Il devait à tout prix éviter de rêver d'elle, qui l'attendait là-bas, dans la maison sur la voie.

Quelques longues minutes passèrent. Puis, à terre, commença à se dessiner une sorte de sac de voyage, assez grand.

Celui-ci, comme par magie, s'ouvrit. Et, il en sortit un enfant habillé de blanc. L'enfant plongea sa main dans le sac et en sortit un autre sac, plus petit.

Il le posa par terre, l'ouvrit. Puis il fit le tour du cercle formé par la foule :

– Mesdames et messieurs, le cirque de l'imaginaire fait exceptionnellement halte dans votre ville aujourd'hui. Vous allez voir, même si vous n'en croyez pas vos yeux, des choses étonnantes. Mais ne vous inquiétez pas, tout n'est qu'illusions. Retenez votre respiration : plus un bruit, plus un souffle...

La foule regarda et ne vit rien. L'enfant se pencha et, du sac sortirent deux caniches blancs, un nœud de couleur noué dans les poils. Ils firent le tour des spectateurs sur leurs pattes arrière, puis remontèrent et disparurent dans le sac. Le public applaudit et les enfants rirent à gorge déployée.

Puis, l'enfant s'approcha du plus grands des sacs. Un geste, toujours le même, de bas en haut. Un écran de fumée sembla sortir du sac ; un brouillard s'éleva lentement et, bientôt on vit apparaître une dune de sable, suivie d'une autre et encore d'une autre. Dans le lointain, sous le soleil implacable, le désert commençait à se dessiner. Le premier chameau fit son apparition, comme sorti d'un rêve. Quelques minutes plus tard, toute une caravane se mettait en marche. Le désert et ses habitants semblèrent voler au-dessus du public médusé.

Celui-ci, abasourdi par tant de magie, en oublia d'applaudir. Quelques instants plus tard, le mirage disparut, laissant la place à un couple d'enfants, qui, main dans la main longeaient une rivière, ou, joyeux s'amusaient au bord de l'eau.

Maintenant, les illusions se suivaient à un rythme effréné. Après les deux enfants, les grandes pyramides d'Egypte firent leur apparition. Suivi, dans un contraste saisissant, par un océan bleu turquoise, dans lequel on voyait évoluer des myriades de poissons. Le public, bouche bée, la tête en arrière, les yeux au ciel, vit, tout à coup, comme dans un éclair, plonger sur lui un requin d'une taille gigantesque. Les spectateurs eurent un

mouvement de recul quand les mâchoires de l'animal se refermèrent à quelques centimètres de leurs visages. On entendit des cris de peur, des personnes s'enfuirent... Puis dans le désordre le plus complet, on put voir des cow-boy montés sur leurs chevaux s'élançant, dans la poussière et le vacarme des fusils, à la poursuite d'Indiens menaçants. Un homme et une femme habillés à la mode médiévale, s'aimant à l'ombre d'un immense cerisier blanc. L'envol d'une fusée interplanétaire acheva le spectacle.. La foule contemplait, médusée, cette illusion grandiose et assourdissante. Puis tout redevint calme.

L'enfant retourna dans le sac et le sac dans l'autre sac. Enfin, Alain sortit de sa léthargie. Il se leva, referma le sac qui bientôt disparut.

Il fit son tour afin de ramasser la monnaie que lui tendirent les gens. Salua, et se retira.

En passant près du jeune homme remarqué avant le spectacle, Alain lui glissa deux mots en aparté..

Il longeait la voie, marchait, équilibriste sur un rail. La nuit tombait, et déjà les ombres se jetaient au travers de sa route, comme autant de fantômes effrayants. Sous la lune il aperçut la maison... Il s'arrêta net, sa main toucha son cœur. Elle n'était plus qu'un tas de ruines fumantes. Il s'approcha lentement. Les ombres s'arrêtèrent devant lui. Sur le côté du rail, une forme était allongée... Sous l'éclair d'un rayon de lune passant au travers des nuages, il distingua le diamant. Que s'était-il passé ? Pourquoi Chris gisait-elle sous les gravats de la maison ? Qui avait pût l'incendier ainsi ? Chris avait-elle souffert ? Alain ramassa le diamant et le mit dans sa poche.

Chris était morte, la maison n'existait plus. Il ne pleura pas, il était un homme aujourd'hui...

Alain dormit à quelques pas, une nuit sans rêve, sans cauchemar, une nuit... la première sans Chris.

Au petit matin, le brouillard se désagrégea et la maison avait totalement disparu. Le rêve s'était éteint sous la bise de l'hiver. Seuls restaient les rails, et le diamant dans la poche. Alain prit son sac, et il repartit seul. Il voulait rejoindre l'horizon qui se dessinait là-bas, très loin, vers le soleil levant.

CHAPITRE 7

Alain ne savait rien de lui. Simplement, la veille, au spectacle, il lui avait dit qu'il était sur la voie, qu'il suivait le rail. Juste ces quelques mots, rien d'autre. Chris était morte, les rails allaient droit vers l'horizon. Alain marchait, somnambule de l'hiver, se dirigeant vers un printemps, le printemps de sa vie. Sur le côté du rail, des herbes poussaient, des haies s'accumulaient, buissons de ronces qui verraient, l'été venu, éclore les mûres. L'adolescent pensa à ses parents : que faisaient-ils à présent qu'ils étaient à nouveau seuls ? Comme avant sa naissance. Il aurait préféré être orphelin. Et son père... ? Alain donna des coups de pieds dans les cailloux qui jalonnaient

la voie. Moment de mauvaise humeur, irritation dont il ignorait même le pourquoi.

Il ne savait plus. Il marchait toujours, pour s'éloigner d'eux, un peu plus chaque jour. Il aurait voulu les oublier, tirer un trait sur son passé. Oublier, oui, ne plus penser. Faire abstraction de toutes ces idées qui le mettaient mal à l'aise, qui l'irritaient, qui l'empêchaient de vivre sans retenue.

Viendra-t-il ? Il repensa tout à coup au jeune homme, à celui qui le regardait dans la foule, lors du spectacle.

Il avait presque peur, d'un seul coup inquiet... Avec Chris, c'était facile d'aimer : elle était une femme. Mais lui, il était son double, presque son sosie. Aurait-il la même joie ? La même jouissance ? Le même plaisir durable ? Alain avait peur, et pourtant, il espérait. Comment s'appelait-il ? Il aurait voulu lui inventer un prénom... Quand le soleil, au matin, jouait de ses rayons à cache-cache derrière les feuilles des arbres, Alain s'asseyait sur un des rails. Il pensait à lui, au chevalier blond, au page dont le visage s'était inscrit à tout jamais au fond de sa mémoire.

Alors, las d'attendre, il décida d'arpenter les rues froides de la ville. Jour après jour, nuit après nuit, jusqu'à ce qu'il retrouve cet inconnu.

Il ne vécut plus que dans cette pensée : le retrouver pour ne plus le quitter.

Il commença donc ses recherches, marchant, visitant les cours d'immeubles, les jardins des villas qui traçaient sa route.

Exténué, il rentrait au soir, longtemps après que la lune ait fait apparaître son disque lumineux et ouaté. Après une nuit sans sommeil, il repartait au matin, quittait la voie pour poursuivre sa quête d'absolu. Une semaine entière passa ainsi, débridée, sans repères aucun, destructive. Mais son ambition, son amour furent les plus forts. Et bientôt, alors que la cloche de l'église voisine appelait à l'offrande du dimanche, il le découvrit, assis, derrière un mur de béton, tête dans les mains. Alain n'osa pas approcher. Après tout, il ne lui avait rien dit, il était juste venu voir le cirque imaginaire ! Il recula, se cacha derrière un buisson, petit îlot de verdure perdu devant le cube blanc, l'immeuble qui lui faisait face. Alain le regarda ; l'ange blond ne bougea pas. Statue de bronze, cheveux au vent d'hiver, comme une auréole dans les pensées abruptes du voyageur. Alain resta encore quelques secondes, afin de remplir sa mémoire pour l'éternité à venir. Pour se souvenir, pour les rêves de la prochaine nuit, quand il serait à nouveau seul face à son destin. Le garçon se leva, ombre imaginaire qui déployait ses ailes comme pour s'envoler, pour rejoindre l'aigle dans les cieux. Alain se crut proie, et lui prédateur. Mais l'enfant s'éloigna sans un regard. Alain, le cœur tout chamboulé, battit en retraite. Il courut vers la voie, son refuge.

Demain il reviendrait, il le reverrait ; puis, il retournerait sur la voie. Et puis, il se donna quinze jours, quinze jours d'attente. Si dans ce laps de temps l'autre ne le voyait pas, s'il ne bougeait pas, alors il ferait un trou immense au fond de son cœur, où il enfouirait son amour à tout jamais. Ensuite, il partirait sur le rail, vers d'autres amours, d'autres succès, d'autres défaites.

Les jours passèrent, et déjà dans le ciel les oiseaux commencèrent leur sarabande de printemps. Alain était presque heureux. Hier, le chevalier blond, son page, avait risqué un regard vers lui. D'amour, de joie, il ne se sentait plus. Demain, demain, il reviendrait. Il lui restait deux jours pour voir enfin son rêve se réaliser. Ce soir, il dormirait l'esprit en paix.

Alain avait traîné encore une journée entière dans les rues de la ville. Marchant au hasard, désappointé, sans but, avec si peu d'espoir. Croyant dans chaque visage reconnaître l'autre, qui sans arrêt le faisait souffrir.

C'est au soir du dernier jour qu'il le vit enfin.

Quand l'adolescent l'entendit, il se leva d'un bond, et resta planté là, sans un geste, comme pétrifié. Il s'approcha enfin d'Alain, lui tendit la main. Alain la prit dans la sienne et ils partirent rejoindre la voie.

CHAPITRE 8

Alain se surprit à penser qu'il n'avait pas encore envie de faire l'amour avec lui. Pour l'instant, le regarder vivre lui suffisait. Dans quelques temps, peut-être, mais aujourd'hui, sa seule présence emplissait son cœur d'un ineffable bonheur. Tenir sa main, voir ses yeux, rien d'autre : cela suffisait à sa félicité. Il aurait crié de joie, comme si un de ses plus beaux rêves se réalisait enfin. Parfois, il partait dans la ville pour l'aller chercher. Il le trouvait assis au dos de son immeuble. Alors, l'enchantement se produisait et Alain n'était plus le même. Son être tout entier transfiguré par la vision de l'amour. Lui, se levait, avançait, on aurait pu croire qu'il volait, tellement son pas était souple, aérien, léger : oiseau planant au-dessus de l'eau dense du fleuve, les ailes frôlant à peine la surface. Alain pensa qu'il venait une nouvelle fois d'inventer le bonheur. Ils ne se parlaient pas. Pour ce faire, ils auraient dû inventer des mots à eux, pour exprimer ce qu'ils ressentaient. Et, bientôt, après quelques minutes de marche, ils reprenaient possession de la voie. Comme si l'amour les avait transportés dans une autre dimension.

Non, ils ne feraient pas l'amour. Plus tard, peut-être, quant au ciel brilleraient d'autres étoiles. Alors, à cet instant, à ce moment

précis ils transcenderaient leurs corps et leurs âmes, dans la communion de leurs lèvres, de leurs mains, de leurs chairs, de leurs sangs mêlés : dans une commune et étroite jouissance. Comme si ce jour était le dernier. Comme si tout à coup la terre devait s'arrêter de tourner, afin qu'ils puissent vivre à l'unisson leur dévorante passion.

Ils marchaient sur la voie, côte à côte, sans rien se dire. Les mots sont si souvent inutiles. Leur silence exprimait plus que ne l'auraient fait des phrases jetées au hasard. Leurs mains se frôlaient, leurs idées se télescopiaient et leur amour bruissait de toutes parts. Alain reconstruirait la maison pour lui. Et cette fois, à la bibliothèque, il adjoindrait un tourne-disque, en plus de la machine pour le linge. Un seul disque avec une seule chanson. Rien que pour eux deux... Ils dépassèrent une gare. Leurs mains étaient à présent soudées, comme leur vie, leur amour.

Un jour, ils quittèrent la voie. Juste pour une journée, afin de s'évader de leur univers, et rejoindre celui des hommes.

Les deux adolescents longèrent une route, et au détour d'un virage passèrent sous un pont. Au-dessus de leurs têtes, le long ruban bitumé de l'autoroute où mugissaient les moteurs des véhicules. Ils arrivèrent sous le pont. A leur droite, au-delà du rail de sécurité, une autre route qu'empruntaient d'autres voitures, et sur le talus de chaque côté de ce rail on avait gardé des squelettes d'arbres. Vision étrange, abrupte, de nature sèche entourée de béton et d'asphalte.

Ils s'arrêtèrent pour regarder cet amalgame bizarre. Quatre squelettes d'arbres noircis, sous le pont de l'autoroute, avec les

véhicules qui déversaient leur trop plein d'huile, de bruit et de pollutions.

Alain parla ; lui, écoutait, tout son être tendu vers ce qu'il entendait. Alain disait qu'il vienne avec lui, qu'il ne voulait pas rester dans la ville. L'autre attendait, ne bougeait pas. Alain disait aussi qu'il le rendrait heureux, que demain serait autrement ; il lui expliqua ses rêves, sa capacité à les rendre réels, comme il l'avait vu dans le cirque imaginaire.

Lui, répliquait qu'il avait ses parents, son école, ses jeux et ses copains. Qu'il ne savait pas, qu'il avait peur, qu'il craignait la nuit et ses ombres maléfiques. Que demain il ne serait peut-être plus le même s'ils partaient sur la voie. Qu'il ne connaissait pas la voie, qu'il ne connaissait que les rues de la ville, les vitrines aux soirs de Noël. Qu'il aimait les piétons qui se hâtaient après le labeur. Qu'il aurait bien voulu vivre l'aventure.

Alain s'était assis sur l'herbe, sur le bas-côté de la route. Il pleura sur Chris, sur lui. Ses larmes étaient autant de poignards qui lui transperçaient le cœur.

Il voulait retourner à la voie, les rails étaient sa route, il n'aurait pas dû en sortir. Demain il partirait, il l'attendrait jusqu'à telle heure. Il était triste et il espérait.

Alain se retourna, le regarda, fixa ses yeux bleus. Demain... Viens...

Puis il s'éloigna... Lentement...

Alain se coucha sur le rail. Il sentit la blessure glacée et coupante du fer sur sa peau.

La pluie qui tombait sur lui ne le réveilla pas. Il dormait, et en dormant il vivait plus que les autres. Il attendait, il espérait au fond de son rêve le voir arriver, surgissant derrière le bouquet d'arbres. A nouveau, alors, le soleil resplendirait, il brûlerait leurs peaux comme autant de fers rouges.

La main qui le frôla le fit sortir du songe où il s'était enterré vivant. Il s'assit et le regarda :

– Je m'appelle Christophe, pour toi, ce sera Chris.

Alain, ne dit rien. Il pensa à l'autre Chris, au diamant...

– Moi, c'est Alain, le vagabond, le voyageur, le faiseur de rêves.

Alors, ensemble, ils se levèrent. Ils regardèrent au loin, vers le soleil qui lentement montait à son zénith, vers une ligne d'horizon qui allait devenir leur raison de vivre.

Les rails étaient droits, emmitouflés d'herbes et de feuillages. Ils marchaient dans une union parfaite. Leurs mains, leurs corps et leurs cœurs soudés, unis à jamais. Ce soir, quand les ombres naîtraient, là, entre les rails, devant la lune émoustillée, ils feraient l'amour pour la première fois.

La pluie cessa enfin. L'arc-en-ciel joua de ses couleurs pour mieux les accueillir, mieux les faire frissonner. Alain s'arrêta :

– Chris, je vais, ici, construire la maison. Viens près de moi. Ta main dans la mienne, unissons nos rêves dans une nuit éternelle.

Ils s'étendirent au travers de la voie. Chris le premier s'endormit. Alain, lui, resta encore un peu éveillé, juste pour le plaisir de voir ses paupières fermées, ses cheveux blonds et le

deviner sous le vêtement. Puis, à bout de force, à son tour, il partit le rejoindre, là, où tout était permis...

Dans la maison sur la voie, Alain avait construit deux pièces. La première, la plus grande, celle où il y avait la machine pour le linge, et puis la bibliothèque, avec tous les livres. Mais, ceux-ci avaient changé, car le rêve n'était plus le même, Chris était un autre.

Par contre, il n'y avait toujours pas de fenêtre, toujours que la porte ouverte sur les étoiles.

Dans la deuxième pièce, il avait installé le tourne-disque, une petite lumière au plafond, juste comme ça, pour faire des ombres, des portraits contre le mur, des jeux de lumières, des jeux d'amour.

Par terre, une simple couverture pour accueillir leurs deux corps. Quand Chris entra dans la deuxième pièce, Alain était assis dans la position du yoga : méditatif.

Chris referma la porte derrière lui. Il avança jusqu'au milieu de la pièce, il regarda Alain :

– J'aimerais, avant que nous nous aimions, que tu me fasses un spectacle du cirque imaginaire pour moi seul !.

Alain ne dit rien. Il se leva tout en s'approchant de Chris. Il fit de son corps plusieurs fois le tour. Quand il fut derrière lui, il s'arrêta. Il leva la main, la posa sur les cheveux blonds. Ses doigts jouèrent quelques instants dans la tignasse couleur de blé. Il recula de quelques pas. Revenu face à lui, il jeta ses yeux dans ceux de Chris. Alors, tout à coup, ses yeux à lui, le brûlèrent... Il souleva le tee-shirt. Dessous, vers le nombril, il n'y avait pas de diamant.

Il défit la ceinture qui retenait le pantalon. Il baissa celui-ci jusqu'au chevilles. Chris se tenait droit, torse nu, le pantalon en bas des jambes. Alain devina le sexe sans le voir. Alain dit à Chris de se déshabiller complètement, de ne garder que son slip. Il fit tourner le jeune garçon, tourner et tourner encore, semblable au derviche tourneur, manège érotique qui lui enflamma les sens. A son tour, il se déshabilla, ne cessant d'admirer le corps qui dansait à présent au milieu de la pièce. Quand il fut nu, il s'approcha du tourne-disque, mit la fiche dans la prise, sortit le disque de sa pochette et l'installa sur la platine. Les premières notes de musique emplirent l'espace :

" Je te promets le ciel au-dessus de ta couche.

Je te promets mes mains, pour que tes nuits soient douces. "

Johnny Hallyday égrenait les phrases. Alain vint vers Chris qui dansait toujours. Il l'arrêta et, enfin, put, le cœur en émoi, descendre le dernier vêtement... Chris se laissa faire, poupée sans réactions. Alain le fit s'asseoir en face de lui, dans cette position du yoga, qui laisse bien apparent le sexe de l'autre, et s'assit de même.

Alain avait peur, il tremblait de gaspiller cet instant depuis si longtemps attendu. Mais ils étaient sur la voie, dans la maison qu'il avait imaginée, et, en face de lui, le sexe à présent érigé, Chris le regardait.

Alors, il effaça d'un geste toutes les mauvaises pensées qui l'assaillaient. Il se leva, s'approcha de Chris, le fit s'étendre sur la couverture. Il s'étendit à son tour, se colla derrière lui, juste pour qu'il sente son désir contre sa peau. Il le caressa, lentement, le sentit palpiter sous ses doigts. Alain engloba entre ses phalanges la verge droite, dure, innommable. Il pensa à l'autre Chris,

quelques secondes. Chassa l'image dans un cri, se glissa contre le corps de Chris, jusqu'à ce que sa langue fut à la bonne hauteur. De ses doigts agiles, il écarta les fesses. Il sentit l'odeur un peu âpre monter à ses narines, huma, puis de sa langue fit le tour de l'anneau grisâtre. Il écarta les plis, vrilla sa langue à l'intérieur, mouilla l'entrée interdite, l'inonda même. Chris ne bougeait pas, il se laissait manipuler, lécher, introduire sans un mouvement. Il émit juste un petit cri quand Alain introduisit sa verge dans le conduit anal. Pendant l'intromission, il prit le sexe de Chris entre ses doigts et le manipula doucement.

Sur la platine le disque grésillait, le diamant à bout de course. Chris, bouche grande ouverte, haletait sous les coups répétés d'Alain. Tout à coup, il sentit monter, comme une marée déferlante. Alain jouissait, se déversait dans son corps. Il se retira et dit à Chris de se tourner. Chris avait mal, sa verge était droite et dure, pleine d'une semence qui ne demandait qu'à jaillir. Alain, pour le libérer, le prit dans sa bouche. Il sentit le sexe taper contre son palais. Il le lécha, happa le morceau de chair incandescent. Chris se tordait sous les coups de langue. A bout de force, il libéra sa semence dans la gorge de son ami. Alain but le sperme, avala le jus jusqu'à la dernière goutte. Puis, il garda quelques secondes encore le sexe de son amant entre ses lèvres. Enfin, il se leva. Chris était toujours étendu, jambes écartées, le sexe, à présent, au repos. Alain sortit de la pièce. Dehors, les étoiles naissaient dans le noir du ciel. Il devina la grande Ourse. Pointa son doigt dessus pour la montrer à son amant d'un soir, qui venait de le rejoindre.

– Viens Chris, suis-moi. Je vais faire pour toi, un spectacle du cirque imaginaire et ensuite, nous partirons tous les deux, sur la voie, nous suivrons les méandres des rails.

Chris, fou de joie, s'approcha d'Alain et lui posa un baiser sur les lèvres : ultime signe de son amour, de son attachement sans conditions.

Alain se coucha sur le rail et lui offrit le plus beau, le plus envoûtant des spectacles. Il fit tourner au-dessus de leurs têtes mille et une colombes. Inventa, pour lui seul, mille manèges aux musiques rutilantes et sonnantes de mille musiciens. Il érigea, enfin, le plus beau des palais fait de marbre et des bois d'ébènes les plus précieux, où les pages et les servantes se déplaçaient dans un demi brouillard ouaté. Etant là, à son service, lui apportant le suc de tous les plaisirs, de tous les sens. Il put, à son grand bonheur, se baigner dans un lac aux couleurs émeraudes, aux poissons tourbillonnants au milieu de sirènes. Chris vit là le plus enchanteur des cirques imaginaires, car l'amour quand il est partagé peut offrir à ceux qui le consomment le plus grand des plaisirs.

Le jour se leva, barrière de brouillard s'étirant au loin sur la voie, sculptant de fils d'or à peine visibles la cime des arbres. Alain sortit de son sommeil. Chris revint sur terre encore sous le charme, abasourdi du rêve où son ami l'avait entraîné.

CHAPITRE 9

Chris et Alain se tenaient droits sur la voie et regardaient disparaître la maison. Alain sut que cette nuit était l'ultime nuit qu'ils vivraient ensemble. Quand le soleil serait haut dans le ciel, quand ils n'auraient plus rien à se dire que les banalités usuelles. Afin d'éviter le supplice des adieux, Alain partirait. Chris n'était pas Alain, il vivait simplement chez lui, une vie sans problème, sans heurt, sans souci. La vie d'un enfant de quinze ans. Alain savait que cette nuit hors du temps serait la seule, que le plaisir qu'il en avait tiré serait à tout jamais ancré dans sa mémoire, dans son cœur, dans son corps.

Alain, plaqua ses lèvres douces et aimantes sur les lèvres de son ami. Ils ne dirent rien. Dans un dernier effort, Alain s'éloigna insensiblement de Chris. Quand il eut fait quelques mètres, il se retourna ; il s'était promis que ce ne serait qu'une seule fois. Dans le lointain, il aperçut la silhouette encore palpable du garçon. C'était fini.

Une colombe au loin prit son envol. Chris disparut de la voie, et celle-ci devint une voie comme toutes les autres, juste bonne à transporter des voyageurs d'un point à un autre.

Loin devant, la ligne d'horizon attendait le voyageur du hasard. Alain, mains dans les poches, avançait tranquille.

Les jours succédèrent aux jours, les nuits virent des lunes pleines, des croissants et des lunes noires. Alain avançait toujours, itinérant infatigable. Il ne savait plus du tout dans quel coin de France il se trouvait. Il évitait les villes, les ports, les aéroports et autres aéroports où l'on aurait pu le reconnaître. Il ne quittait la voie que quand il était dans des petits villages ou des hameaux. Présentant son cirque imaginaire, faisant naître les rêves les plus fous dans les yeux des enfants.

Un jour pourtant, il eut le désir, le besoin d'aller chercher un journal... Pas pour le lire, mais pour se situer dans le temps et l'espace. Il descendit dans une petite ville. Entra dans l'unique bureau de tabac, et se procura le journal du jour. Ensuite, il repartit se réfugier sur la voie : seul endroit où il se sentait libre et heureux. D'après les titres et autres informations, il se trouvait en Bretagne, vers l'Arche... très près de la mer. Cela faisait plus d'un an qu'il avait quitté ses parents. Un an qu'il marchait vers son destin.

2 EME PARTIE

CHAPITRE 10

Le soleil réchauffait peu à peu sa peau dans la douceur matinale. Il marchait depuis deux bonnes heures déjà. Seul, après le départ de Chris.

Il ne regrettait pas ce départ, car sa vie était d'être seul. N'est-ce pas cette qualité qu'entraîne la liberté totale, sans conditions ?

Il repensait souvent à ses parents, se demandait comment ils avaient réagi après son départ.

Alain était seul et libre. Seul parce que libre !

Il quitta son tee-shirt, marcha longtemps torse nu sur la voie, jusqu'à ce qu'il atteignît la mer, le rivage bordé de falaises. Et là, la voie se terminait. D'un seul coup, il n'y eut plus rien. Plus de rail, plus de gare, plus rien qu'un désert d'herbe qui s'étendait tout autour de lui. Et au-delà de l'herbe, il aperçut la mer. L'eau qui montait et descendait, la marée qui entraîne au loin le voyageur imprudent. Alors, il s'assit, épouvantail de l'infini, le faiseur de rêve venait d'accomplir une partie de son voyage. Il se coucha dans l'herbe : c'était la première fois qu'il voyait la mer :

et il rêva. Il rêva de bateau, de voyage en Egypte, en Grèce. Corsaire il devint, bandeau sur l'œil, sabre au côté. Il rêva et son rêve apparut au fil de l'eau. Sur la mer, loin devant, presque à toucher la ligne d'horizon, voguèrent bientôt des bateaux aux allures chimériques, aux prouesses fantastiques comme sortis des mille et une nuit. De ces contes que l'on raconte le soir aux enfants. Et ce fut sur l'eau, un tel tohu bohu que bientôt arriva la marine de guerre, porte-avions en déploiement, hélicoptères survolant les rêves naviguant. Et Alain de se lever et d'applaudir à tout rompre. On fit sonner la charge, et les canons se mirent à cracher des obus, des missiles en tous genres et de toutes qualités.

Mais on ne détruit pas un rêve d'enfant. Il reste solidement accroché. Alain voyant tout ce remue-ménage, se mit en marche, longea la côte. Et, bientôt, disparurent corvettes et caravelles, Christophe Colomb mourut une seconde fois. Le Nautilus repartit rejoindre les fonds glacés de l'océan. Tout redevint calme et sérénité en ce pays de Bretagne qui crut, quelques secondes, vivre un nouvel apocalypse...

Son sourire s'éteignit. Son visage devint grave, car, venant à sa rencontre, sur ce paysage désolé, où il n'y avait pas âme qui vive, il aperçut au loin, comme une forme humaine.

Rêve ou fantasmagorie ? Il n'aurait su le dire. Il reprit alors sa marche... Quelques mètres encore le séparèrent bientôt de l'inconnue qui avançait vers lui.

Les secondes s'écoulèrent, sablier du temps qui égrène les rêves ou les cauchemars sans répit. Il s'arrêta. Elle fit de même.

Il pensa :

“Que fait cette douce et belle jeune fille, ici, dans cet endroit désolé où il n'y a que moi, et pas d'autre âme à l'horizon ?”.

Et de son côté, elle pensa de même :

“Que fait donc ici ce beau et séduisant jeune homme, torse nu, dans cet infâme paysage où je m'ennuie, car il n'y a pas une seule âme qui y vive, hormis mes chers parents ?”.

– Bonjour.

– Bonjour.

– Je m'appelle Alain. Et toi, belle jeune fille, quel est ton prénom ?

– Je m'appelle Christine. Pour toi, puisque tu es si beau, je te permets de m'appeler Chris. Prénom réservé à mes fidèles prétendants. Que fais-tu là, à cette heure dans cet endroit désertique ?

– Je suis Alain, le voyageur du hasard, le faiseur de rêves. Mais il faut que tu m'aides à trouver une nouvelle voie, des rails qui m'emmèneront ailleurs, là où se trouve ma liberté. Je construirai pour toi seule une maison sur la voie.

Et la jeune fille lui prit la main et l'entraîna au bout de la falaise. Ils coururent pendant longtemps, très longtemps. Ils s'arrêtèrent car à leurs pieds, au milieu de l'herbe, Alain devina comme des poutrelles d'acier, reliées entre elles par des morceaux de bois ; là, commençait une nouvelle voie.

– Voilà, Alain, c'est ici que recommence ton voyage. Regarde : la voie t'entraînera loin, au-delà de l'horizon, même au-delà de la mer. Permits-moi de faire avec toi un bout de ton chemin, laisse-moi partager quelques jours, quelques minutes ta liberté.

Et Alain, conquis, la prit dans ses bras et ils coururent vers son nouveau destin.

Dans la maison qu'il construisit sur la voie, très près de l'Arche, il y eut trois pièces : la première avec la machine pour le linge et la bibliothèque. Dans la seconde : la couverture à terre avec le mange disques et son unique disque. Dans la troisième pièce il mit contre un mur un miroir où ils pouvaient se voir en entier.

Si dans la première pièce il n'y avait que la porte, dans la deuxième il n'y avait aucune ouverture, car il voulait, cette fois-ci, cacher son amour, et dans la troisième il y adjoignit une petite fenêtre, juste une ouverture sur le ciel, sur les étoiles, sur les constellations, pour que celles-ci se reflètent dans le miroir..

– Viens Chris, je vais te faire visiter ta nouvelle demeure. Suis-moi.

Ils entrèrent se tenant par la main, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Alain lui montra la machine pour le linge, l'alluma pour lui faire admirer le bouton rouge, celui qui allume des ombres aux paupières des amants endormis après l'amour. Puis, il prit quelques livres à la bibliothèque. Il lut quelques passages, contes et nouvelles, rêves épars chipés au détour d'une page. Quand ils en eurent assez de lire, il l'entraîna dans la seconde pièce. Il mit le tourne-disques en marche. Le diamant commença sa course sur le vinyle et la voix, dont l'écho se prolongeait entre les quatre murs de la pièce, se fit entendre,

“ Je te promets mes mains pour que tu les embrasses...”

Même si on te l'a trop fait, si les mots sont usés, comme écrits à la craie ”.

Alain la fit asseoir sur la couverture, où imprimés, s'ébattaient des animaux sauvages dans un décor de savane rutilante. Ensuite, ils entrèrent dans la troisième pièce, celle où trônait, majestueux le miroir.

Alain dit à Chris de se mettre juste en face du miroir, pour qu'il puisse bien la voir, admirer le reflet de sa peau. Déjà, dehors, le jour commençait à s'éteindre, et le soleil teintait de rouge le sommet des montagnes, des collines et la cime des arbres. Bientôt apparaîtraient les étoiles dans la nuit. Alain dit à Chris de se déshabiller, tout entière, comme au premier jour. Il la regarda, scruta chaque geste qui ôtait un vêtement. Puis, quand elle n'eut plus sur elle que le tendre triangle noir pour la vêtir, il lui dit de s'asseoir par terre, face au miroir, jambes tendues et écartées. Alors, maintenant que la nuit était à son point culminant, il eut le plaisir de voir le plus étonnant des spectacles : dans le miroir, au milieu des étoiles, des planètes auréolées de lumières, il apercevait la féminité de sa tendre amie. Il s'assit à son tour, après s'être livré au même cérémonial du déshabillage. Et se mettant chacun de biais, ils pouvaient se surprendre dans la glace, comme nageant au milieu du ciel.

– Regarde Chris, regarde comme cela est beau.

Et Chris n'en pouvait plus de graver au fond de ses yeux le reflet des étoiles et de la lune si brillante. Elle emplissait sa mémoire, son cœur d'un trouble indicible.

Elle se retourna enfin vers Alain. Viens, allons écouter une fois encore la chanson.

Chris se leva et entraîna Alain vers la deuxième pièce. Sur la couverture, elle le fit s'étendre. Alors, maintenant, en pleine lumière, il vit la poitrine, les deux mamelons. En titilla le bout, les lécha, les mordit. Alain aima Chris passionnément, comme si c'était la première fois qu'il aimait une femme. Ils essayèrent toutes les formes possibles qui mènent à la jouissance. Alain était heureux. Chris était belle. Il enfouit une dernière fois sa tête entre ses jambes. Sa langue se fit envoûteuse et il but au calice le plaisir ainsi donné. Mais Chris ne resta pas inerte. Elle fit

d'Alain le plus heureux des hommes. Elle mordit, lécha, suçà toutes les parties de son corps. Elle le but si avidement qu'elle faillit s'étrangler. Ce n'est qu'après avoir mangé chacun un morceau de sucre qu'ils s'endormirent l'un dans l'autre, n'écoutant que le ronronnement timide et persistant de la machine pour le linge.

Ils rêvèrent ainsi des heures et des heures. Et au matin, ils rejoignirent la côte, coururent vers la mer pour s'y laver, s'y nettoyer de la nuit de luxure qu'ils venaient de vivre.

Chris se rhabilla, et Alain aussi. La maison sur la voie disparut une fois de plus. Alain vit Chris s'éloigner, devenir point minuscule au milieu des genêts.

Alain remit le tee-shirt et devant lui, s'étirait la voie, les rails qu'il avait enfin retrouvés.

Il se détourna une dernière fois pour l'apercevoir encore. Mais déjà, un languissant brouillard la fit disparaître à tout jamais.

Alain longea la mer quelques temps, puis la voie l'emmena plus à l'intérieur des terres.

Il aurait aimé parcourir la côte quelques temps encore, mais il devait suivre le chemin tracé. Il ne pouvait pas déroger à cette loi qu'il s'était lui-même dictée.

Il marcha ainsi quelques jours ne trouvant sur son passage que villages et hameaux déserts. Il attendait une ville prochaine pour faire une nouvelle présentation du cirque imaginaire. Et qui sait faire une nouvelle rencontre !

Après quelques jours de marche, la voie suivit une autoroute. Il vit là une occasion de s'amuser follement. A seize ans, les

plaisanteries sont innées. Puisqu'il longeait l'autoroute, il imagina le plus fantastique des bouchons que de mémoire d'homme on ne vit. Les voitures, camions, suivaient inlassablement le ruban bitumé. Toujours plus loin, toujours plus vite, et Alain n'aimait pas les voitures, les odeurs d'essence, le bruit et toutes les nuisances provoquées par ces tas de ferrailles ambulants. Il aimait par-dessus tout la nature et déplorait que l'homme la saccage simplement pour son profit matériel. Alors, il allait leur montrer ce qu'un gamin pouvait faire, pouvait imaginer. Il s'étendit dans l'herbe, là, juste au bord de la voie, entre l'autoroute et les rails, et il s'endormit du plus profond des sommeils. Passèrent quelques minutes, qui virent encore défiler quelques centaines de véhicules malodorants. Puis, tout à coup, comme par enchantement, apparut au milieu de l'autoroute, un monticule de pierre de toutes couleurs et de toutes formes. Celles-ci semblaient tomber imperceptiblement du ciel. Les voitures tanguèrent quelques instants au milieu de ces éboulis, puis, ne pouvant plus slalomer tellement il y en avait, elles durent, au grand dam de leurs propriétaires, s'arrêter. Les conducteurs grommelaient de colère, regardaient le ciel en se demandant si Dieu dans son infinie sagesse envoyait sur eux, pour les punir, cet amas de cailloux qui les empêchait de rejoindre ou leur travail ou leur compagne.

Bientôt la route à six voies fut entièrement obstruée de gravats. Des deux côtés de cette universelle voie de transport, les véhicules s'entassaient. Cela dura tant que certains commençaient déjà à sortir les victuailles des coffres remplis. D'autres, avec circonspection, tentaient d'appeler qui de droit afin que quelqu'un se décide à venir dégager la voie. On vit apparaître force véhicules de police, de gendarmerie, la D.D.E dépêcha plusieurs hommes armés d'instruments de mesure afin

d'évaluer le sinistre. Hélicoptères et avions commencèrent une folle sarabande au-dessus de l'autoroute afin de se rendre compte des dégâts occasionnés par cette pluie de pierres. Journalistes de radio, télévisions câblées ou non, publiques ou privées, de toutes tendances et de tous horizons, envoyèrent bientôt images et son en direct de la route privée d'automobiles. Des ministres et des présidents, qu'il soit de la République ou d'autres instances élues par le peuple se déplacèrent, car en vérité on n'avait jamais vu cela depuis le déluge. Et malgré tout ce déploiement de forces ingénieuses ou discrètes, la pluie de pierres continuait imperturbablement à noyer le bitume .

Des milliers de voitures, camions et autres véhicules restèrent ainsi bloqués pendant des heures et des heures. Cela semblait ne jamais vouloir s'arrêter. L'économie, la Bourse même, commencèrent à souffrir de cet état de fait.

Comment allions-nous sortir de cet événement ? Chacun donnait un avis autorisé, mais personne ne délivrait une solution vraiment salvatrice. Pendant ce temps, près de la voie, Alain dormait du sommeil du juste. Après avoir tant donné de son corps, il se reposait, le nez dans les brins d'herbe qui le chatouillaient. Rêvant, imaginant toutes rencontres qu'il lui restait à vivre. Un papillon un peu aventurier vint se poser sur son nez, voleta quelques instants au-dessus de ses paupières, ce qui le réveilla. Il se leva, étira tout son corps encore endolori du poids de la terre sur laquelle il venait de dormir. Et tout à coup, revenant à la réalité sombre de la vie, il entendit le barouf qui se tenait sur l'autoroute. Il vit des hommes, des femmes, des enfants qui gesticulaient, hurlaient à qui mieux mieux leur haine d'un gouvernement qui n'était pas apte à les sauver, à les aider dès qu'un événement inattendu survenait. Alain sourit devant les propos de ses semblables. Il ramassa à terre ses maigres affaires, reprit goût à la vie et rejoignit sa route, c'est-à-dire la voie.

En dessous, comme par magie, les pierres semblèrent l'une après l'autre remonter vers le ciel d'où elles étaient descendues. Chacun, près de sa voiture, regarda incrédule cette procession inimaginable qui se produisait sous ses yeux. Longtemps après que l'autoroute fut dégagée, les conducteurs restèrent nez au ciel, se demandant ce qui allait bien encore leur tomber sur la tête.

Alain riait de son bon tour. C'était un peu comme une revanche sur la vie. Un pied de nez au Bon Dieu qui, de là-haut, devait le regarder, surpris de tant de pouvoir.

Il s'arrêta, planta ses yeux vers le ciel et hurla : “ Tu vois, moi, je n'ai tué personne. Qu'en dis-tu ? ”

Il salua, d'une révérence, et s'éloigna tout sifflotant...

Alain était heureux et triste tout à la fois. Heureux d'être sur cette voie qui l'emmenait, de cette liberté dont il usait à loisir. Mais triste aussi, de ces aventures sans lendemain, sans avenir. De ces amours furtives, il ne retirait que le plaisir charnel, sexuel. Il aurait voulu emmener avec lui ces personnes qu'il avait aimées. Mais, pouvait-il choisir ? Il en était réduit à ce curieux dilemme : Homme ou Femme. Des deux, dans son cœur, qui l'emporterait ?

Jusqu'à présent il n'avait jamais ressenti vraiment le grand amour, tous ces amours de voyage, ressemblaient à des amours de vacances. Jamais il n'avait eu ce frisson annonciateur d'un grand bonheur qui se profile à l'horizon d'une vie. Oui, il avait aimé, oui, il avait pris grand plaisir à toucher ces corps. Il avait joui de ces visions. Mais, jamais il n'avait connu le grand amour. Celui qui l'obligerait à rester sur place, à construire une maison qu'il ne détruirait pas. Il avait aimé, mais il était toujours seul...

Seul sur cette voie qu'il suivait.

Que laisserait-il après lui ? Un souvenir ? Non, il n'avait pas encore produit de sa chair l'enfant qui lui dirait des mots d'amour au creux de l'oreille. Des : Papa je t'aime... Il n'existait pas encore, l'enfant que l'on prend par la main pour le conduire à l'école. Ses amours n'avaient enclenché que des frissons d'envie.

Il en était là de ses réflexions sur sa vie quand il vit apparaître au loin un clocher de village. En approchant, il s'aperçut que ce village, ressemblait à une ville moyenne. Enfin, il allait retrouver les humains, après ces quelques jours passés loin de tout être de chair et de sang. Il allait pouvoir faire un spectacle de son cirque imaginaire.

Il entra dans la ville au matin. C'était un matin éblouissant, noyé dans le soleil et la chaleur d'un été naissant. Il parcourut les rues et les ruelles étroites de la cité.

La ville, autrefois, devait être entourée d'un mur d'enceinte. Et, en certains endroits, on devinait encore quelques vestiges. En son milieu coulait, nonchalant, un fleuve. Il s'approcha du quai et vit, accostées, des péniches qui, lourdement chargées, attendaient leurs pilotes, pour rejoindre une destination attendue.

La ville lui plut, d'emblée. Il la compara à une jeune fille découverte au hasard d'une promenade, qui portait sur elle tous les charmes, toutes les couleurs qu'il aimait, et d'un seul coup, il sut qu'il venait de trouver, enfin, son port d'attache.

Il s'attabla à une terrasse de café, non loin du fleuve. Il commanda un café, le but avec ravissement. Puis il entreprit une

visite plus complète de la ville. Il suivit le dédale des rues, monta aux escaliers pavés d'anciennes pierres rondes. Découvrit les hôtels des anciens sires qui vivaient autrefois entre ces murs. Il s'attarda aux noms des rues, des ruelles et allées. Il vit avec surprise qu'une de celles-ci portait le doux nom de : sentier des amoureux. Tous ces noms respiration la campagne, la nature. Certains évoquaient les métiers d'autrefois, d'un passé aujourd'hui révolu. Les tireurs d'or des filières de diamant. Il trouva au hasard d'une promenade que des juifs avaient séjourné dans cette localité et que bon nombre de rues portaient encore les indications de leur éphémère passage. Il acheta des livres sur la ville afin d'en savoir encore plus sur son passé.

Il aimait particulièrement flâner au bord du fleuve, regardait passer les péniches ou autres bateaux qui faisaient des gerbes d'eau. Où les pêcheurs taquinaient le goujon, la perche soleil, et autres silures.

Alain était enfin heureux, pleinement, car il venait de découvrir son nouveau domaine.

Il repartit vers la voie, en cette fin de journée. Il construisit sa maison. Mais cette fois, comme la voie semblait abandonnée, il fit de cette maison un lieu où il ferait bon vivre. Il l'aménagea aussi bien que son rêve le lui permit.

Quand tout fut terminé, il sortit et admira le travail ainsi réalisé. Il n'était pas peu fier, et il se dit qu'une vie vraiment nouvelle commençait ce jour. Le soir, il alla vers le centre de la ville pour y présenter son cirque imaginaire. Ce fut un véritable succès. Le public enthousiasmé en redemanda haut et fort. Alain

était devenu un homme heureux et son bonheur le rendait beau et attirant.

Quand le spectacle fut fini, quand il eut fait le tour du public afin de ramasser la monnaie de son triomphe, il prit la direction de la voie, de sa maison. Il venait à peine de faire quelques pas qu'il sentit une présence derrière lui. Il s'arrêta, se retourna, et aperçut, langue pendante, un chien, qui, assis à présent, semblait n'attendre qu'un signe, pour pouvoir se lever et se mettre en route.

– Que fais-tu là, si tard ? N'as-tu pas de maître pour s'occuper de toi ?

Le chien se leva; la queue tourbillonna en tous sens. Il s'approcha d'Alain et sauta en collant ses pattes sur son ventre.

– Je ne sais pas si je peux t'emmener avec moi ? Peut-être que tes maîtres sont inquiets de ne pas te voir rentrer ?

Le chien s'était de nouveau assis et il attendait.

– Bon, allez, viens, pour ce soir seulement. Après je verrai. Il faut que je me renseigne pour savoir si tu habites chez quelqu'un.

Alain fit un signe de la main, et le chien, d'un bond se mit sur ses quatre pattes, aboya en signe de satisfaction et emboîta le pas de son nouveau maître.

La nuit se passa comme un rêve rempli de douceur et de caresses. Le chien était couché à ses pieds.

A peine le jour fut-il levé que tous deux coururent dans l'herbe fraîche, jouant aux cailloux, se culbutant au gré de leurs jeux. Alain était conquis. Il venait de trouver un nouvel ami. Celui-ci, il se l'était juré, ne le quitterait plus.

Il se renseigna sur un propriétaire possible, mais ses recherches furent vaines, ce qui le rassura.

Et sa vie passa. Les jours succédèrent aux jours. Les semaines firent des mois, et les mois des années. Alain et le chien flânaient tout au long des journées ensoleillées. Bravant le froid de l'hiver ou les pluies glaciales des automnes. Mais toujours, ils étaient ensemble. Près de lui, quand il présentait son spectacle, ou courant par monts et par vaux à la recherche de nouveaux publics.

Alain avait fini par oublier qu'il avait une famille, quelque part, là-bas, à l'autre bout de la France.

Il s'était fait des amis, des connaissances, de pures amitiés. Un jour, d'ailleurs, alors qu'il déambulait avec le chien, le long du chemin de halage, il aperçut un de ses copains, rencontré quelques mois plus tôt au gré d'une terrasse de café. Celui-ci, aujourd'hui, n'était pas seul. Un autre garçon, de son âge, l'accompagnait. Alain avança vers eux, main tendue.

– Bonjour. Ça va ?

– Bonjour, Alain. Tiens, je crois que vous ne devez pas vous connaître ! Je te présente Christian. C'est un pote à moi, on va ensemble au lycée.

Alain serra la main de l'inconnu. Puis il les invitèrent à aller prendre un café au bistrot du coin.

Alain ne pouvait détacher son regard de celui que son ami avait appelé Christian.

Celui-ci était l'image parfaite de ce qu'il se représentait comme étant la beauté masculine telle qu'il la voyait dans ses rêves.

Alain venait en l'espace de quelques instants de rencontrer l'homme, l'amour qu'il recherchait depuis si longtemps.

Ils discutèrent de tout et de rien, le temps passa si vite qu'Alain fut tout surpris quand ses deux acolytes se levèrent pour lui dire au revoir. Il serra les mains et les regarda partir, les suivit du regard. Quand ils eurent fait quelques mètres en direction du centre ville, Alain vit Christian se retourner sur lui.

Il lui fit un petit geste de la main.

Ainsi tout fut changé. Ses journées, à présent n'étaient plus tournées que vers une seule et même idée : le revoir, l'apercevoir ne serait-ce qu'une minute, un instant.

Alain rentra chez lui et trouva la maison silencieuse, déserte, sans vie. Il pensa qu'un jour il l'inviterait à venir ici.

Mais, à l'inverse de ses autres rencontres où tout avait été si simple, si facile Alain ne savait plus comment faire. Comment l'aborder, lui dire, lui expliquer qu'il était l'amour de sa vie.

Plusieurs jours de suite, il le rencontra en ville. Il lui serrait la main; ils parlaient ensemble quelques instants, puis Christian s'éloignait. Alors, Alain était triste, triste à mourir. Et le lendemain tout recommençait.

Un jour, il réussit quand même à lui dire où il habitait, l'invita à venir prendre un verre chez lui.

Christian vint dans la maison sur la voie. Alain lui fit visiter toutes les pièces, l'une après l'autre. Après ils s'assirent, burent un café tout en discutant. Christian dit à Alain qu'il écrivait des poèmes. Des petits textes, comme ça, pour son plaisir. Alain lui dit qu'il serait très heureux de les lire, qu'il aimait la lecture, qu'un jour, peut-être, il aimerait être écrivain. Un vrai écrivain, avec son nom sur les livres. Qu'il rêvait de voir « son livre » avec son nom dessus derrière une vitrine, avec tous les autres livres, les autres écrivains, ceux qui gagnaient les Goncourt et autres prix Fémina.

Alain tournait autour de la chaise où Christian était assis. Il aurait voulu s'arrêter, le toucher, passer sa main dans ses cheveux, sur son corps. Mais il n'osait pas, avec les autres, les Chris de la voie, c'était pas pareil, peut-être parce qu'il ne les aimait pas, que c'était juste pour le plaisir des sens, pour l'émotion de tenir un corps entre ses bras, contre le sien.

Christian, lui, il se savait l'aimer. Il attendait chaque jour, nez collé à la vitre, scrutait l'horizon pour le voir arriver. Et certains jours, l'attente était interminable, Christian ne venait pas. Alors, Alain partait dans la ville, déambulait, âme solitaire sans but. Il ne revenait qu'à la nuit tombée. Se blottissait entre les draps rêches. Mais il ne dormait pas, il pensait à lui...

Pendant un an, presque tous les jours, Christian vint lui rendre visite dans la maison. Parfois, c'était Alain qui n'était pas là. Voyageur, il était parti faire un spectacle. Et le soir, il rentrait, courait à la boîte aux lettres : mais il n'y avait pas de mot, pas de lettre !

Un jour que Christian était là, assis sur la chaise, toujours la même, Alain s'agenouilla près de lui. Et, tout en discutant, il plaqua sa main sur sa cuisse :

– Si je mets ma main là, et il joignit le geste à la parole, tu ne diras rien ?

– Non, répondit Christian. N'osant plus bouger...

– Et si je la mets là, un peu plus haut, tu ne diras rien ?

– Non... non.

La situation devenait trouble. Aucun des deux garçons n'osait plus bouger. Alain, sous sa paume, sentait la cuisse, la peau qui frissonnait. Mais il n'osait aller plus loin. Pourtant, il savait que l'occasion ne se reproduirait sûrement pas, il entreprit d'aller plus avant dans sa démarche.

Il ne parlait plus, mais sa main continua à grimper le long de la cuisse. Avançant millimètre par millimètre, s'accrochant des ongles après le pantalon. Quelques secondes encore, et, il sentit le sexe sous ses doigts. La main arrêta sa course vers le plaisir :

– Christian, viens sur le lit !

Christian ne dit rien, il se leva et vint s'étendre.

Alain se coucha à son côté, tourné vers lui. Il commença à le déshabiller. Simplement défaire les boutons du jean. Le descendre un peu. Deviner le sexe sous le slip. Passer la main dedans. Le caresser un peu.

Alain ne fit que ce geste : caresser un peu. Embrasser la bouche, sentir les lèvres du garçon sur ses lèvres.

Puis, il remonta le pantalon, referma les boutons. Christian se leva. Alain l'embrassa sur la joue.

– A demain, Christian. Amène tes poèmes, j'aimerais bien les lire !

Ce jour fut le premier d'un grand amour. Du plus parfait des amours. Il remplit la vie d'Alain mieux que l'aurait fait n'importe quelle femme au monde.

Alain aimait Christian. C'était tout.

Christian passait souvent chez Alain. Il venait le jour, le soir. Quand il venait le soir, il apportait sa trousse de toilette. Et debout, seuls tous les deux, ils se lavaient. L'un en face de l'autre. Puis, sur le lit s'étendaient, s'aimaient.

Alain savait que quand Christian venait avec la trousse de toilette c'était uniquement pour faire l'amour. Ils ne se disaient rien, ou pas grand-chose. Simplement ils se lavaient et ils faisaient l'amour. Rarement ils s'embrassaient.

Leurs vies à présent étaient ponctuées par ces visites, toujours impromptues. Le reste du temps, ils vivaient normalement. Alain avait d'autres aventures, en dehors de Christian, pas parce que Christian ne lui suffisait pas, mais parce qu'il en avait besoin, simplement pour le plaisir de la drague, d'avoir un nouvel amant près de lui. Pour Christian c'était différent, il l'aimait...

Un jour, Christian demanda à Alain s'il voulait venir avec lui à Paris. Alain, fou de joie, lui dit que ce serait pour lui le plus grand des plaisirs.

Il donna à manger au chien, suffisamment pour deux ou trois jours, sachant très bien que celui-ci ne mangerait pas. Il lui

laissa à boire, aussi. On était en été. Le chien était dehors, il ne risquait rien...

Ils partirent au matin de bonne heure, comme un couple d'amoureux part vivre une fin de semaine.

A Paris, Christian montait chez un couple d'amis de ses parents. Car il devait se renseigner sur une école...

Le voyage fut des plus merveilleux. Le soir, après le repas, les amis les installèrent au salon, sur une couverture. Ce fut la première nuit que les deux amants passèrent ensemble.

Alain dit à Christian que cette nuit resterait gravée à jamais dans sa mémoire.

Cette nuit, où il eut le plaisir de voir à son réveil son amant dormir près de lui, fut la plus magnifique, la plus envoûtante qu'il vécut. Il comprit alors qu'il aimait farouchement Christian, que cet amour n'avait aucun rapport avec les relations qu'il pouvait avoir avec une femme.

D'ailleurs, ils ne se cachèrent jamais, ils vécurent tranquillement, sans préjugés, sans limite aucune. Si on les regardait bizarrement dans la rue, alors un sourire ornait leurs visages. On ne détruit pas un amour. Il reste figé pour l'éternité dans le cœur, dans l'âme de ceux qui le vivent.

Les années passèrent, elles furent très denses, très charnelles. Alain et Christian s'aimaient fort, très fort. Cela dura 7 ans. Puis, peu à peu, leur amour s'effiloça. Chacun reprit, petit à petit, sa vie normale. Alain, toujours avec son chien. Christian avec une petite amie.

Alain partait souvent. Car son amour dépendait aussi de cette qualité qu'est la liberté, totale. Il partait vivre d'autres amours,

d'autres passions. Parfois de très courtes durées. Mais il avait besoin de se sentir libre. Il ne voulait pas de chaînes.

Bientôt, au fil des mois, leurs rencontres se firent de plus en plus rares. Christian vint plus rarement dans la maison sur la voie.

Ils se séparèrent sans le faire vraiment. Mais toujours Alain aimerait Christian.

C'est vers cette période qu'il rencontra une femme. Il en fut tout surpris car il n'imaginait pas vivre sa vie de cette façon. Tout alla très vite. Peu de temps plus tard il emménageait chez elle. Il ne lui parla pas de la maison sur la voie. C'était sa vie d'avant : elle ne regardait que lui. Il arrêta les représentations du cirque imaginaire.

Il allait vivre comme un homme normal. Pourtant un coup de fil arriva un soir. C'était la plus terrible des nouvelles : son ami, son fidèle ami, l'amant de sa vie venait de trouver la mort dans sa voiture...

Ainsi, ce soir là, ce fut tout un pan de sa vie qui s'écroula, se brisa sur cette nouvelle.

Christian avait été retrouvé mort, dans son garage au matin. Suicide ? Accident ?

Personne ne détenait la réponse. Christian l'avait emmenée avec lui dans la tombe.

Il alla à son enterrement, accompagné de la femme qui vivait avec lui : contraste saisissant d'un homme qui va dire un dernier au revoir à son ex-amant au bras de son épouse.!!

CHAPITRE 11

Alain resta muet trois jours d'affilée. Il n'avait rien à dire. Plus personne à aimer. La femme qui vivait là, à ses côtés ! L'avait-il jamais aimée ? Il avait cru, quelque temps qu'il pourrait vivre comme les autres. Avoir des enfants, fonder une famille. Devenir un grand-père gâteaux ! Tout ça se détruisait d'un seul coup.

Il lui parla au bout du troisième jour :

– Je vais partir. Te laisser. Ma vie ne peut pas se vivre entre ses quatre murs. Il me faut l'espace, la liberté, la voie. C'est là-bas que je veux vivre, pas ici. Excuse-moi pour la peine que je te fais. Mais Christian est mort. J'irai le voir, lui dire un dernier adieu. Et ensuite, je reprendrai ma vie de vagabond.

Il se leva. Dehors, le jour se levait, noyé dans un brouillard épais comme bien souvent dans ce lieu.

Il l'embrassa une dernière fois.

Il atteignit le cimetière quelques minutes plus tard. Il longea les tombes. Celle de Christian apparut bientôt. Il s'arrêta. Il regarda le nom sur la pierre tombale. Il lut la date, comme pour l'inscrire à jamais dans sa mémoire. Il resta ainsi quelques minutes, une espèce d'éternité qu'il donna à son ami. Il revit

comme dans un film leur aventure. Il devina dans les méandres de sa mémoire le visage, les traits réguliers, le sourire. Sentit une dernière fois le baiser sur sa bouche... Peut-être même, une larme... Mais Alain aimera toujours Christian.

Le chien mourut peu de temps après. Alain reprit son chemin. Il retrouva la voie, il retrouva sa liberté. Alain pensa qu'il n'avait pas de photo de Christian... Il n'allait avoir que sa mémoire, que l'image dans sa tête.

Longtemps, pendant de longues années, jour après jour il verrait ce visage. Jamais il ne l'oublierait, et, à celle-ci s'associerait l'image du chien. Ils avaient vécu tous les deux en même temps avec Alain.

Plus tard, bien des années après, Alain revint au cimetière. Il revit la tombe, y déposa une plante. Sur la pierre il y avait son nom : Christian... Il resta quelques minutes à penser, à se souvenir : 15 ans, déjà...

Quand il sortit du cimetière, lui faisant face, il aperçut un chien, le même que celui qu'il possédait à l'époque de leur union... Il vit dans cette manifestation comme un signe de celui qui dormait dans le cimetière. Christian l'aimait toujours. Alain n'oublierait jamais Christian.

Christian était devenu une étoile qui brillerait à jamais dans le ciel d'Alain. Une luminescence merveilleuse, une flamme qui ne pouvait s'éteindre.

Il retrouva la voie. Il entra dans la maison : visita une à une les pièces. Il s'étendit sur la couverture où leurs deux corps, si souvent, avaient marqué de leur empreinte.

Il jeta un oeil au miroir, revit en souvenir son visage penché sur le sien. Alain pleura...

Dehors, la pluie s'était mise à tomber. Il ramassa ses affaires et quelques moments de paix, d'amour qu'il enfouit dans son cœur, bien cachés au fond de son âme.

Il fit quelques pas au milieu de la végétation dense qui cachait à demi les rails. Loin devant se profilait un horizon nouveau qu'il lui restait à découvrir.

“ Adieu mon ami... ”, ce furent ses derniers mots

CHAPITRE 12

Alain prit le chemin de la voie. Il marcha ainsi quelques jours, ne s'arrêtant que pour dormir un peu, dans un trou de taillis ou à même la voie. Il marchait comme s'il voulait mettre le plus de distance possible entre lui et cette ville où il avait connu le bonheur et où celui-ci s'était transformé en malheur.

Il dépassa les villages et les villes, sans un regard. Il alla, fixant droit l'horizon qui toujours s'enfuyait.

Il se rappela la même course, la même fuite quelques années plus tôt, le jour de ses quinze ans. Il se souvenait de tout cela malgré les années. Il se demanda furtivement s'il reverrait un jour ses parents.

Dans sa mémoire revint, comme en flashes, son école, ses copains, enfin, tout ce qu'il avait abandonné. Et se superposant à ces images, le visage de Christian vint hanter ses jours et ses nuits.

Alors Alain arrêta sa course, net. Il s'étendit sur le sol et s'endormit comme une masse. Et de sa mémoire sortit le plus

beau des rêves, le plus enchanteur, le plus merveilleux. Près de lui, Christian revécut. Il le retrouva après des jours de lutte âpre. Puis arriva le chien qui lui lécha la main. Alain saisit la main de Christian et ils partirent, le chien sur leurs talons, humant le sol, aboyant à la lune. Il redécouvrit son corps. La nuit fut longue, irisée de souvenirs, de chaleur moite. Il l'aima enfin. Il transperça de sa lance le corps alangui. Sur sa langue, il retrouva le goût, la saveur de son ami, de son amant.

Le jour le trouva nu sur le rail. Les yeux grands ouverts, fixant le ciel où s'ébattaient des milliers d'oiseaux. Puis Alain se leva, tourna sur lui-même : il était seul. Au loin, il entendit le brouhaha sordide montant du flot de voitures qui arrivait, grossissait au fil des minutes, sur l'autoroute proche.

Il pensa qu'il devait être près d'une ville. Il enfila ses affaires encore légèrement humides. Ce soir, après des jours de fièvre, il donnerait le spectacle du cirque imaginaire. Ce soir serait le dernier soir. Il n'en pouvait plus de vivre. Depuis quelques temps déjà, les nuits étaient horribles. Il ne trouvait plus le sommeil. Son cœur et son corps se desséchaient irrémédiablement. Il y avait tous ses souvenirs au fond de ses yeux, au fond de sa mémoire. Il emplit toutes les poches de son cœur. Ce soir, il finirait à tout jamais d'écrire l'histoire de sa vie : le Conte du voyageur du hasard.

A 18 heures juste, il entra dans la ville. Dans sa main, une autre main se profilait. Et au bout de cette main un bras, suivit d'une épaule, qui se terminait sur un corps, une tête. Mais les passants qui croisèrent Alain n'en crurent pas leurs yeux. Ils

dévisagèrent cette espèce d'humain, ce gremlin qui marchait tranquillement dans les rues, sur les trottoirs de leur ville.

Car, pour jouer, Alain, venait de créer le plus hideux, le plus démoniaque, le plus affreux des enfants s'il en fut. Le petit être qui marchait près de lui tenait de Quasimodo, mais d'un Quasimodo encore plus horrible, plus laid que n'aurait pu l'imaginer Victor Hugo.

Alain avait créé, sorti tout droit d'un de ses cauchemars, une face qui ne ressemblait à rien : les yeux, dont l'un se trouvait derrière la tête, étaient de couleurs différentes, une tête déformée, innommable, un nez si proéminent qu'il cachait à demi un visage ridé, de couleur sable. Les membres étaient tordus, maigres, comme si la faim avait hanté ses derniers jours. Et Alain, par pur plaisir, pour déranger le commun des mortels se pavanait dans les rues, exhibant à qui mieux mieux cette ombre d'homme.

Et cet être abject annonça le spectacle du soir, la bave coulait de la commissure des lèvres, qui cachaient des dents noires, ou parfois inexistantes.

Les passants, promeneurs reculèrent quand ils aperçurent l'étrange équipage.

Certains même vomirent sur le trottoir devant l'immonde créature. Et Alain riait, riait. C'était sa revanche sur la vie, le pied de nez qu'il donnait au grand créateur, à celui qui avait permis que dans sa vie il souffrît.

Le soir même, Alain fit la présentation du cirque imaginaire. Mais, était-ce la perte de son ami, il projeta devant les spectateurs médusés, horrifiés, le plus hideux, le plus machiavélique des spectacles. Tout ne fut que monstres dégoulinants, que meurtres, ou sauvages déambulations au travers de cimetières imaginaires où se levaient par dizaine des morts-vivants aux faces glabres, au squelettes agrandis par l'effroi. Il ne virent que tueries sauvages, sanguinolentes, femmes assassinées, jetées en pâtures aux aigles et autres vautours qui rougeoyaient le sol.

Les spectateurs s'enfuirent. Courant en tous sens, voulant échapper aux mirages qui apparaissaient devant leurs yeux.

Alain, le voyageur du hasard, le troubadour des rêves, était devenu fou. D'une folie meurtrière. Il transcendait par ses rêves les pires cauchemars.

S'il n'était parti en courant, la foule l'aurait lynché, laissé pour mort sur le trottoir de la ville.

Alors, il prit la main décharnée de l'espèce d'enfant qu'il traînait avec lui et repartit vers la voie.

Le petit matin le trouva haletant sur le rail. Il jeta son baluchon sur son dos. Devant lui, un horizon rougeâtre l'attendait. Des corbeaux volaient au-dessus de son fantôme.

De ce jour, Alain perdit le sommeil. Et pour lui, ce fut la pire des catastrophes, sans sommeil, sans nuit : c'était la fin des spectacles, la fin de sa vie.

Il leva une dernière fois les yeux au ciel et parla au créateur :

– Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu enlevé le seul être au monde qui comptait pour moi ? Peux-tu m'expliquer ? Pourquoi toujours le malheur, le désespoir ? Pourquoi toujours les pleurs ? Ne peut-on, dans la vie, vivre heureux ? As-tu édifié cette terre pour qu'il n'y ait que misère, faim et pauvreté ? Pourquoi as-tu animé les hommes de sentiments vils ? Où est le bonheur ? Réponds-moi, une fois seulement, une fois dire la vérité...

Alors, Alain se déshabilla, une dernière fois. Il s'assit sur le bord du rail. Il prit la boîte de cachets qu'il avait achetée. Dormir une dernière fois, rêver une dernière fois et imaginer le plus beau des songes. Il s'étendit sur la voie, le nez dans l'herbe. Le sexe au repos, prêt à toutes les extravagances.

Il avala les cachets, l'un après l'autre. Puis, il tourna doucement la tête. Ses yeux se fermèrent. Ses sens l'abandonnèrent peu à peu. Devant lui, pierre par pierre, s'érigea la maison.

A l'intérieur, il vit apparaître la machine pour le linge avec son voyant rouge, celui qui allume... Puis la bibliothèque avec les livres “ tous les livres ”, il en vit même un, qu'il ne connaissait pas : Ce livre avait pour titre “ Le voyageur du hasard ”. Il contait la vie d'un jeune garçon de quinze ans...

Dans la seconde pièce, il y eut la couverture à terre, avec les animaux imprimés, et aussi, le mange-disques avec son unique disque “ Il suffira d'y croire encore... ”. Le diamant avait repris sa course folle. Dans la troisième pièce, il y eut le miroir, où l'on pouvait se voir en entier.

Puis, par la porte ouverte, il vit approcher Chris, celle avec le diamant, là, juste sur le nombril.

Puis, la suivant, Chris, le garçon entra. Il vit les cheveux blonds. Dans le reflet du miroir, il vit les falaises de Bretagne, et la dernière Chris.

Fermant la marche, semblant voler au-dessus des éléments, il reconnut Christian. Il voulut se lever, s'approcher de lui, sentir une dernière fois ses lèvres à lui, sur les lèvres de Christian. Mais son corps se fit d'un seul coup trop lourd. Il n'arriva pas, malgré des efforts surhumains, à le soulever. Alors, tous ces amants filèrent par la fenêtre entrouverte.

Alain cria une fois, puis une autre fois encore. Il cria les prénoms, il cria son amour... A ce moment-là, un train fit entendre au loin son chant mélodieux.

Alors, dans un ultime effort, il se leva, et sortit. La locomotive était à peine à cinq cents mètres, elle attaquait le virage, et Alain, aperçut à l'une des fenêtres du train sa mère, cheveux aux vents, et son père, qui fumait tranquille ...

Cinq secondes s'écoulèrent. Le train fit voler la maison en éclats.

Sur le bord de la voie, Alain dénicha un buisson de mûres. Il adorait les petits fruits noirs. Il s'arrêta quelques instants. Un couple passa près de lui, mais, ne sembla pas le remarquer... Le voyageur du hasard reprit sa route... La voie s'allongeait au milieu des blés. Le soleil resplendissait de chaleur. Alain était heureux. Il poussa la porte et Dieu lui tendit les mains...

- Alors, ça y est, tu as fini de t'amuser ?

Alain réfléchit quelques secondes :

- Je crois, OUI... Mais ce n'était pas mal...! Non....”

Meunier Daniel